

LE RÉALISME TRAGIQUE DU POUVOIR POSTCOLONIAL DANS *TALIBO, UN ENFANT DU QUARTIER D'ADAMOU IDÉ* ET *QUINZE ANS ÇA SUFFIT !* PAR AMADOU OUSMANE

Karimou DJIBO

Université André Salifou de Zinder

karimoudjibo@yahoo.fr

Résumé : Cet article propose de se pencher sur le lien qui existerait entre l'imaginaire et la réalité sociale et politique. En effet, bien qu'étant une œuvre de fiction, le roman maintient des liens étroits avec le milieu de son auteur. A vrai dire, Adamou Idé et Amadou Ousmane, deux auteurs nigériens, ont voulu scruter l'histoire non reluisante du Niger dans leur environnement socio-politique textuel respectif sous le prisme de la fiction. Ils font une critique acerbe de la gestion du pouvoir post-colonial. L'objectif visé est un cri de cœur à un éveil de conscience pour la bonne gouvernance.

Mots-clés : Post-colonialisme-Réalisme-Pouvoir-Imaginaire-Tragique

THE TRAGIC REALISM OF POST-COLONIAL POWER IN *TALIBO, UN ENFANT DU QUARTIER* BY ADAMOU IDE AND *QUINZE ANS ÇA SUFFIT !* BY AMADOU OUSMANE

Abstract: This article proposes to look into the link that would exist between the imaginary and the social and political reality. Indeed, although being a work of fiction, the novel maintains close links with the environment of its author. To tell the truth, Adamou Idé and Amadou Ousmane, two Nigerien authors, wanted to scrutinize the less than stellar history of Niger in their respective textual socio-political environment under the prism of fiction. They make a sharp criticism of post-colonial power management. The objective is a cry from the heart to an awakening of conscience for good governance.

Key-words: Post-colonialism-Realism-Power- Imaginary- Tragic

Introduction

Une des caractéristiques de l'écriture romanesque contemporaine, est sans doute la reproduction la plus fidèle possible du monde réel. L'écrivain nigérien n'est pas resté en marge de cette esthétique. C'est ainsi qu'il décrit le quotidien de la société en exposant ses qualités et défauts. L'écriture romanesque d'Adamou Idé et d'Amadou Ousmane peigne ainsi la société nigérienne contemporaine. L'objectif de l'étude est de s'interroger sur la gestion du pouvoir post-colonial après le rejet du pouvoir colonial. Ainsi, les valeurs morales universelles telles que la bonne gouvernance, la justice, l'égalité que défendent Adamou Idé et Amadou Ousmane sont-elles des éléments activateurs dans le choix de ce thème ? Quelles sont les risques

qui découlent de l'incurie des dirigeants politiques en matière de la bonne gouvernance ?

Ainsi nous servons-nous des théories de la critique sociologique dont Lucien Goldmann avec *Pour une sociologie du roman*¹ est un des créateurs. Cette méthode critique a pour objet l'analyse des phénomènes sociaux et la description systématique des comportements particuliers, ainsi que l'interprétation de tout fait social du groupe dans lequel il se manifeste. Elle permet d'étudier l'évolution sociohistorique ou politique d'une société à travers sa production littéraire. Sur la base d'une étude thématique dans le sens de la sociocritique, notre travail se propose d'analyser le réalisme tragique du pouvoir post-colonial dans ces deux œuvres qui constituent notre corpus.

1. Définition des concepts

1.1. Le réalisme

Selon l'Encyclopédie alphabétique Larousse, « le réalisme est au sens large, le caractère de toute œuvre qui veut donner une image exacte de la nature et des hommes, en faisant une large part aux détails communs de l'existence quotidienne, en reproduisant le langage de la vie courante »². Le réalisme est un mouvement littéraire de rupture et d'innovation. Une rupture qui se manifeste par une réaction contre le romantisme. En effet, le lyrisme débordant et le « moi » maladif n'enchantent plus le siècle. L'écriture réaliste s'inspire donc de l'observation du monde contemporain sous tous ses aspects. Les écrivains réalistes s'imposent un important travail de documentation qui doit leur permettre de représenter le monde réel et de rendre compte des préoccupations de leur temps. C'est pourquoi, dans la revue, *Le Réalisme*, qu'ils ont créé en 1857, Duranty et Champfleury ont estimé que le réalisme doit être : « une reproduction exacte, complète, sincère, du milieu où l'on vit, parce qu'une telle direction d'études est justifiée par la raison, les besoins de l'intelligence et l'intérêt du public, et qu'elle est exempte du mensonge, de toute tricherie. »³ Cette entreprise s'appuie sur le sens de l'observation, de la documentation et l'application des méthodes scientifiques. A ce sujet, Aissata Soumana Kindo (A. Soumana Kindo, 2005, p. 94-112) écrit :

« Le roman réaliste a le vécu social, la réalité quotidienne pour point de départ. A partir de là, le romancier, grâce à la fiction, à la force de son imaginaire, s'engage dans la lourde tâche de reproduire cette réalité dans ses aspects positifs ou négatifs, selon le but qu'il s'est assigné : de la défendre ou de la pourfendre. »

Le romancier ambitionne ainsi de donner au roman une visée réaliste et se présente comme une analyse de la société contemporaine.

1.2. Le post-colonialisme

¹Lucien GOLDMAN, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard, 1964.

²*Dictionnaire Encyclopédique Larousse*, Paris, 1971.

³ https://obvil.sorbonne-universite.fr/corpus/critique/realisme_n1-2_1856.

Le terme de post-colonialisme est créé au moment de la colonisation. Au départ, il désigne une période historique, le moment qui suit la décolonisation d'un pays auparavant colonisé. Par la suite, il est utilisé pour désigner le courant critique qui traite des effets matériels, mais surtout symboliques et discursifs de la colonisation, au sein d'un nombre important de disciplines (en littérature comparée, histoire, anthropologie, études du développement, etc.) Se basant sur les travaux d'Edward Saïd dans *Orientalism*, Michel Beniamino et Lise Gauvin (M. Beniamino, L. Gauvin, 2005, p. 161) définissent le postcolonialisme de la manière suivante :

« Il faut partir de l'anglais, post-colonialism, qui s'écrit à l'origine avec un trait d'union. Pour les premiers théoriciens (Ashcroft, Griffiths, Tiffin, 1989), le préfixe a une double signification dans le mot composé, « post-colonial », de préférence employé comme adjectif (un auteur, un roman sont « postcoloniaux »). Le premier sens est temporel, désignant l'ère après la colonisation; mais dans un second, il sous-entend un sens oppositionnel et désigne tout discours ou toute œuvre littéraire qui exprime une résistance à la colonisation européenne, une opposition plus ou moins voilée aux instances colonisatrices. »

La première définition (avec un trait d'union) semble s'appliquer au postcolonialisme du point de vue du colonisé, alors que la deuxième semble s'appliquer au postcolonialisme du point de vue du colonisateur. Dans notre article, nous utilisons donc post-colonial avec trait d'union pour nous référer au passage de l'indépendance politique des territoires colonisés. Robinson, lui propose le terme *Post-independent studies* lorsque l'accent est mis sur la période d'après les indépendances et de *Post-Europran studies* lorsque l'objet d'étude se trouve être la colonisation. Le dénominateur commun à toutes ces définitions étant le phénomène colonial.

2. La mauvaise gouvernance comme obstacle au développement

On entend par mauvaise gouvernance, la mauvaise gestion du pays. En effet, après les indépendances acquises, les dirigeants installés au pouvoir, en lieu et place des colons, se sont adonnés à des incuries et autres gabegies inacceptables. C'est cette gestion confuse que dénoncent Adamou Idé et Amadou Ousmane dans leurs œuvres. Parmi les composantes de la mal gouvernance, la corruption, le favoritisme, le détournement des deniers publics, retiennent particulièrement l'attention.

2.1. Le caractère corrompu des dirigeants

La corruption se définit, selon le *Dictionnaire Le Nouveau Petit Robert* comme « Un emploi de moyens condamnables pour faire agir quelqu'un contre son devoir.⁴ » C'est donc une dépravation des mœurs et de l'esprit. Dans *Talibo, un enfant du quartier*, la corruption gangrène surtout le milieu intellectuel des tenants de l'ordre Kaki. Cette corruption se faisait beaucoup sentir à travers les personnages d'Ancien, de Bontéko et de Talibo.

⁴Le *Nouveau Petit Robert*, Paris, Nouvelle Edition, 1996, p. 480.

En effet, Ancien, commis au service d'attribution de bourses d'études semble être l'un des plus grands corrompus des personnages de l'œuvre. Il a exigé de la mère du jeune Talibo une certaine somme pour que son fils perçoive la bourse d'étude.

Étant issue d'un milieu pauvre, la mère du jeune homme est obligée de chercher un prêt afin de verser la somme demandée, car, selon Ancien : « [...] pour voir le donneur d'ordre un geste d'encouragement "même minime" serait très apprécié [...] "un peu de cola", en espèces convaincantes. » (A. Idé, 1996, p. 94).

Ce passage met à nu le mal qui gangrène l'administration, même sous les régimes militaires qui prétendent pouvoir mieux gérer que les civils. Et pour montrer l'immoralité et la cupidité des commis de nos jours, El Hadj Yacouba, un personnage du roman, n'hésite pas à déclarer : « Les commis de maintenant ce n'est plus comme avant. Ils ne valent rien du tout. Il faut toujours payer avant qu'ils ne fassent quelque chose pour toi. » (A. Idé, 1996, p. 94).

On remarque à travers ce passage que les commis n'ont même pas de pitié pour les pauvres en ce sens qu'Ancien essaie d'escroquer la pauvre femme qui s'est endettée de dix mille francs pour le satisfaire alors qu'il sait pertinemment que Talibo, vu sa coloration politique ne sera pas retenu, bien qu'ayant son nom sur la liste.

En outre Ancien et le capitaine Ministre Bontéko, membres actifs du système Kaki, ayant fait de la corruption leur âme, cherchent par tous les moyens à faire intégrer le jeune fonctionnaire Talibo dans ce système pourri. En effet, ils se mirent à miroiter aux yeux du jeune homme le gain facile issu de la corruption et du détournement (voiture, villa, argent...) et le jeune homme finit par céder à la tentation. Le Ministre s'adressant à Talibo :

« Tout se passera bien. Tu as tout mon soutien. [...]. L'"Ancien" t'expliquera comment ça marche...Tu verras. Tu ne le regretteras pas [...]. Vois-tu Talibo, la vie est une grande montagne très difficile à escalader. Il y a beaucoup d'aspérités et les roches sont très friables... On peut dégringoler à tout moment. » (A. Idé, 1996, 137).

De ce fait, Talibo était contraint de céder et d'intégrer le système corrompu. Le capitaine Ministre Bontéko a fini par convaincre le jeune homme, ce dernier entre dans ce système qui faisait déjà la fierté de l'officier et de son acolyte.

Le Ministre se met à lui magnifier le système tellement que le jeune homme ne peut s'empêcher de prendre goût par inattention. Le caractère corrompu de Talibo nous est décrit dans cette scène où, agonisant, le jeune cadre remet à son épouse une grosse enveloppe remplie de billets de banque volés : « Tandis que Tarana, surprise par ce comportement incompréhensible le regardait, hébétée, Talibo put ouvrir sa valise d'où il sortit une grosse enveloppe kaki bourrée de billets de banque. La jeune femme, toujours incrédule, saisit l'objet du bout des doigts. » (A. Idé, 1996, p. 157).

Par ailleurs dans *Quinze ans ça suffit !* d'Amadou Ousmane, le comportement des dirigeants s'apparente à celui de Talibo, un enfant du quartier d'Adamou Idé en

ce sens qu'ils sont aussi corrompus et cherchent à s'enrichir sous le dos des pauvres. Cela se traduit dans les propos de ce paysan racontant le malheur qui leur est arrivé :

« Nos terres nous ont été arrachées l'an dernier par le Maire qui les a cédées à une entreprise étrangère. Nous avons demandé qu'on nous dédommage. Que dit le Maire ? Il répond. « La terre appartient à l'Etat ! » ; et la semaine suivante, il a envoyé ses bulldozers pour raser nos cases et tous nos baraquements. Pourtant la Mairie a reçu beaucoup d'argent provenant de cette entreprise. » (A. Ousmane, N.E.A., 1983).

C'est dire que la corruption est une réalité et elle affecte le monde intellectuel africain dans tous les secteurs de l'administration. Elle gangrène surtout les pays en voie de développement où le salaire misérable du fonctionnaire ne lui permettait pas de supporter ses multiples dépenses mensuelles.

A l'instar de ces deux œuvres, le phénomène de la corruption est un thème de prédilection de la création romanesque de la littérature post-coloniale. Obi Okonkwo, personnage principal dans *Le Malaise* (C. Achebe, 1960) de l'écrivain nigérian Chinua Achebe, est aussi un homme corrompu. En effet, comme Talibo il est envoyé en Angleterre pour étudier. Malheureusement, un an après son retour, il est arrêté pour corruption. L'atmosphère générale de la corruption a réussi à s'immiscer dans l'intimité d'Obi, qui s'est contenté de lever la garde. Dans ce roman à titre thématique Chinua Achebe décrit ici une société nigériane minée par le « malaise » et à la merci des démagogues. Christophe, un ami d'Obi, s'étonne du changement d'attitudes de ce dernier qui refusait toute sorte de « cadeau » au début du roman et qui accepte vers la fin que ses visiteurs versent des pots-de-vin pour avoir ses faveurs. Ainsi, n'a-t-il pas récusé les avances d'une jeune fille qui voulait l'amadouer pour bénéficier une bourse d'études, vu qu'il est le responsable de la commission. Le dialogue suivant illustre bien qu'Obi Okonkwon, fonctionnaire honnête et intègre, a changé désormais de comportement :

« - cette fille devait comparaître devant le comité de toute manière. C'était tout ce qu'elle attendait de toi ; faire en sorte qu'elle comparût. Et comment sais-tu qu'elle n'a pas couché avec les membres du comité ?

- Elle l'a probablement fait.
- Et bien, dans ce cas, qu'as-tu fait de bon pour elle ?
- Très peu, je l'admets, dit Obi, essayant de mettre de l'ordre dans ses idées. Peut-être se souviendra-t-elle qu'il y a eu un homme, au moins, qui n'a pas profité de sa position.
- Elle pense sans doute que tu es impuissant. » (C. Achebe, 1960, p. 146).

La corruption est devenue un phénomène contagieux où chacun s'y adonne avec plaisir. Très regardant à ses débuts, Obi s'enlise dans la corruption en acceptant les pots-de-vin jusqu'au dernier qui le conduisit en prison.

2.2. *Le favoritisme comme mode de gouvernance*

Selon le dictionnaire *Nouveau Petit Robert*, le favoritisme est une « attribution des situations, des avantages par faveur et non selon la justice ou le mérite.⁵ »

Dans *Quinze ans ça suffit !* et *Talibo, un enfant du quartier* ; plusieurs indices témoignent du favoritisme et du " auxquels se livrent les tenants du pouvoir.

Dans *Talibo, un enfant du quartier*, le favoritisme est l'œuvre des membres du parti au pouvoir, notamment le Mammouth, représentant le premier régime nigérien. En effet, dans l'exercice du pouvoir, seuls les partisans de ce parti politique sont privilégiés. Bontéko, fils du vieux Fôma, l'ancien combattant, n'avait pas son nom sur la liste des retenus, pourtant, il a bénéficié par faveur, d'une bourse d'études, étant donné qu'il faisait partie du camp du Mammouth au pouvoir. C'est ce que nous évoque Idé Adamou dans ce passage :

« Une semaine plus tard, Monsieur Perdodeaux reçut l'ordre son inspecteur de prendre sur sa liste le jeune Bontéko [...]. Et Bontéko entra au collège, en retard certes, mais il se retrouva dans une classe, sur un banc, comme les enfants qui avaient régulièrement travaillé pour gagner leur place. Le camp du Mammouth savait récompenser les siens... ! » (A. Idé, 1996, p. 54).

Tous les moyens sont bons pour le parti au pouvoir afin de récompenser ceux qui ont vaillamment défendu le système. Ceux qui ne se sont pas sacrifiés pour le parti, se voient refuser tout avantage et même leur droit. D'ailleurs, même la carte du parti constitue une pièce importante pour prétendre à toute éventuelle nomination. C'est pourquoi El Hadj Yacouba s'adressant à la mère de Talibo, dit ceci : « Ecoute, prends une carte du parti et laisse-moi faire le reste, [...]. La carte ne coûte que 150 francs. [...]. C'est une pièce essentielle de son dossier. » (A. Idé, 1996, p. 99).

L'on peut rapprocher cette idée de valeur accordée à la carte du parti de celle de Fama, le prince déchu des *Soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma. Malgré son anti-colonialisme farouche, il ne sera pas gratifié après les indépendances que de la carte nationale d'identité et celle du parti unique : « Mais alors, qu'apportèrent les Indépendances à Fama ? Rien que la carte d'identité nationale et celle du parti unique. » (A. Kourouma, 1995, p. 25).

Le favoritisme est souvent intimement lié à la politique et constitue la toile de fond de plusieurs romans. En effet, le thème de la politique est un des thèmes phares de *Gros plan* d'Idé Oumarou. Le climat est dominé par de multiples réunions auxquelles prenaient part Tahirou, le personnage principal et son ami Moumouni à la maison du parti. Lorsque le parti arrive au pouvoir, c'est la désillusion totale qu'on pouvait lire sur le visage des deux confidents. L'un des deux, Moumouni, tire les leçons de leur mésaventure :

« Je crois qu'il nous faudra tenir encore longtemps en berne le drapeau de nos illusions. Malgré tous les petits

⁵Le *Nouveau Petit Robert*, op., cit., p. 901.

arrangements, il n'y a qu'une chose à faire. C'est de laisser ces gens du comité faire ce qu'ils veulent. De toutes les façons, nous avons beau les confondre, ils ne changeront jamais rien à leur façon de faire [...] Regarde un peu ce que devient de plus en plus notre président [...]. Avant la prise du pouvoir, tout le monde sait qu'il était planton, et qu'il louait un deux-pièces chez Sadou, le menuisier.

Aujourd'hui, non seulement il tient un florissant commerce de grains dont il ne fait du reste aucun mystère, mais ses biens en immeubles et en véhicules sont sans commune mesure avec ses moyens connus. Pas plus tard que le mois dernier, il s'est fait livrer une Toyota bâchée toute neuve qu'il a encore lancée sur la route de Filingué. » (I. Oumarou, 1977, p. 36-39).

Cet état de fait traduit une réalité que l'on constate dans la vie politique de nos jours. Ainsi les hommes au pouvoir profitent de cette posture pour accorder à leurs militants des avantages faramineux de manière illicite. C'est ce que condamne un commerçant dans *Quinze ans ça suffit !* (A. Ousmane, 1983, p. 79).

« Au fond, le vrai mal de ce pays, c'est le népotisme... Il n'y a pas de renouvellement de la classe politique. Ce sont toujours les mêmes, issus des mêmes familles... Quand ils sont ministres au Gouvernement, leurs frères ou leurs fils sont députés au Parlement, et vice versa. Ainsi, tous nos ministres ont aujourd'hui des enfants à l'étranger, dans de grandes universités et souvent aux frais de l'Etat, c'est-à-dire de vous et moi... Quand ces enfants reviendront au pays, ce sera pour être ministres à leur tour... même sans de vrais diplômes ! »

En outre dans *En Attendant le bonheur* de Maryse Condé, les proches de Mwalimwana jouissent de beaucoup de privilèges. Le cas le plus frappant est celui d'Ibrahim Sory ; fils de notable, appartenant à la même région que le Chef de l'Etat, occupe le prestigieux poste de Ministre de l'Intérieur et de la Défense du gouvernement. Il constitue avec son cousin Siradiou, le mari de sa sœur Ramatoulaye, les deux hommes forts du régime. Le narrateur raconte : « Mwalimwana est un faible, assez généreux, assez idéaliste. Il l'a montré aux premiers temps des indépendances. [...] Et maintenant deux hommes gouvernent réellement ce pays, Ibrahim Sory et son cousin Siradiou qui est le mari de sa sœur Ramatoulaye. » (M. Condé, 1997, p. 138). Ce passage fournit un des exemples les plus saillants de favoritisme auquel se livre nouveaux maîtres de l'Afrique post-coloniale. On constate avec amertume que le favoritisme est loin de disparaître complètement de nos pays. Aussi, continue-t-il son chemin tant qu'existera le multipartisme. Après avoir étudié le favoritisme, on peut voir à présent le détournement des deniers publics.

2.3. *L'enrichissement illicite par le détournement des deniers publics*

Le détournement des deniers publics est par définition « l'action de soustraire frauduleusement à son profit des objets confiés en vertu d'un contrat.⁶ » Dans *Talibo, un enfant du quartier*, le cas le plus frappant est le complot ourdi par le trio-complice formé de Bontéko, Ancien et Talibo dans un but lucratif. Le premier est nommé Ministre sous le régime militaire Kaki alors que ses acolytes sont de simples fonctionnaires travaillant dans le même service, ils se sont lié une complicité étrange. C'était une de ces amitiés privilégiées grâce auxquelles ils se sont fait beaucoup d'argent. Ils détournaient l'argent destiné à la scolarité des fils de pauvres comme l'atteste ce passage : « Ancien était chargé de la distribution des "enveloppes" hebdomadaires ; mais quoique les sommes y étaient bien indiquées, il trouvait assez normal de prélever sa part dans chacune d'elle, avant de les remettre à chaque bénéficiaire. » (A. Idé, 1996, p. 135). Ancien prélevait des sommes dans les enveloppes destinées aux heureux élus, parfois avec la complicité du capitaine Ministre Bontéko et de Talibo qui finit inexorablement par intégrer et prendre goût au "système Kaki". Ancien est aussi impliqué dans d'autres incuries dans le seul but de s'enrichir : « L'Ancien était bel et bien un des principaux artisans de cette pratique de liste fictive qui permettait de renflouer les poches de quelques agents dont le train de vie ne s'expliquait pas seulement par le salaire qu'ils percevaient. » (A. Idé, 1996, p. 144).

C'est ce qui expliquerait sans doute l'achat de sa somptueuse voiture climatisée qui lui a coûté plus de quatre millions. En outre, poussé par le même esprit de détournement, le trio complice s'adonne au partage des sommes détournées :

« Talibo entra dans le cœur de "S.B⁷". A la fin de chaque journée, accompagné par son vieil ami et tuteur, il montait au bureau du Capitaine-Ministre avec les recettes réalisées, soit avec les inscriptions, soit avec les bourses non payées. Là, on procédait à la répartition des sommes : une part pour chacun des fonctionnaires, et deux parts pour le Ministre, en raison de ses charges. » (A. Idé, 1996, p. 154).

On remarque que ce trio complice a détourné l'économie du pays et l'histoire a fini par rattraper Talibo qui remet la somme détournée à sa femme avant de rendre l'âme. Damoun, le chef de Gako aussi n'échappe pas à cette pratique de détournement qui lui permettait de remplir ses poches et grossir aussi ses biens immobiliers en régentant le peuple :

« Champs et jardins furent vendus à l'Administration, ou tout simplement confisqués grâce à ses bons offices grassement rétribués et reconnus. Pour Damoun, tout était simple : tout pêcheur qui quittait Gako renonçait par-là même à ses droits. L'Administration pouvait donc disposer à sa guise des terres "abandonnées", surtout s'il s'agissait de construire un dispensaire, une route, ou des bureaux. Ainsi déclare-t-il exempts de toute prétention, le champ d'Alpha,

⁶Le Nouveau Petit Robert, *op. cit.*, p. 627.

⁷Système Bontéko

celui de Yaou et bien d'autres et les céda sans état d'âme, moyennant forte récompense en sa qualité de chef. » (A. Idé, 1996, p. 66-67).

Ces détournements des deniers publics suscitent des commentaires. En effet ils sont surtout commis en fonction du rang social de l'individu. Ainsi, c'est l'œuvre des autorités administratives, coutumières et autres cadres de l'Etat.

Dans *Quinze ans ça suffit !* d'Amadou Ousmane, le personnage de Sidi Balima, fort de sa situation de député et Président Directeur Général de la Société Nationale des Transports, a fait disparaître plusieurs millions à son seul profit en détournant des tonnes de vivres destinées aux sinistrés alors que le pays traverse une sécheresse et une crise alimentaire sans précédent. Ousmane écrit :

« On découvrit comme par enchantement que Sidi Balima s'était enrichi de manière éhontée. On ne tarda pas à découvrir qu'il détenait plusieurs comptes bancaires à l'étranger, ainsi que des biens matériels non négligeables : villas, camions de transport, vergers, station d'essence, taxis, bar-restaurants et même un bar-dancing. Parfois, sous le couvert de prête-noms. » (A. Ousmane, 1983, p. 88).

Cette affaire de détournement des vivres de l'aide internationale ressemble à s'y méprendre au scandale de l'OPVN qui éclata à Niamey en 1974. L'étude de la mauvaise gouvernance dans le corpus montre que celle-ci s'exprime à travers la corruption, le favoritisme et le détournement de deniers publics. Ces pratiques perturbent de nos jours encore le bon fonctionnement des institutions et par ricochet ruinent l'économie des Etats et hypothèquent leurs développements.

3. Les conséquences de la mauvaise gouvernance

Les manifestations de la mauvaise gouvernance ont engendré des conséquences socio-politiques dans la plupart des pays africains. Parmi ces conséquences on peut noter les coups d'Etat, la dramatisation des catastrophes naturelles telles que la sécheresse, la famine, les persécutions sous toutes ses formes.

3.1. Les coups d'Etat comme solutions à la mauvaise gouvernance

Face à la situation de crise que connaissent les jeunes Etats indépendants, les dirigeants se sont montrés impuissants à gérer le problème. A l'instabilité politique déjà tendue s'ajoute une insécurité alimentaire aggravée par la sécheresse. Dans le fond, le push n'est pas légal mais c'est l'expression d'un ras de bol du peuple suite aux sales pratiques : des élections truquées, non-respect des droits de l'homme, non-respect des libertés des citoyens, gabegie, pour ne citer que ceux-ci. La réaction des populations nigériennes au coup d'Etat perpétré par le lieutenant-colonel Kountché est expertement traité dans *Quinze ans ça suffit !* Le coup est accueilli sur une note de grande satisfaction de la part du peuple comme le montre ce passage :

« Peu avant l'aube, alors qu'une foule de badauds tentaient de saccager la Maison du Parti, la Radio nationale commença à diffuser une musique martiale vite suivie de la toute première déclaration du nouvel homme fort du pays, appelant l'Armée à assurer l'ordre vaillamment, et la population à rester calme. Dans les rues déjà noires de monde, étudiants et badauds scandaient des slogans aux accents de sentence :

vive l'Armée !

A bas le Parti !

Quinze ans ça suffit ! » (A. Ousmane, 1983, p. 177-178).

Pareillement, dans *Talibo, un enfant du quartier* (A. Idé, 1996, p. 115), l'auteur invoque le coup d'Etat qui a déposé le premier régime, suite à la mauvaise gouvernance. Ce fut "l'ordre Kaki" qui prit le pouvoir sous la direction du Grand Boss. A travers la description qui en est faite, ce putsch correspondrait à celui du colonel Seyni Kountché en 1974 renversant le régime de Diori Hamani :

« [...] par une nuit de pleine lune, le mammoth éreinté, s'écrasa sur le sol avec fracas. [...]. Mais la volonté de conquête du pouvoir décuplait les forces des hommes en tenue sombre qui bravèrent la puissante mécanique du camp en péril. La mise à mort fut brusque et douloureuse. Sanglante. [...]. Damoun, le vieux chef des pêcheurs n'évita la prison qu'à cause de son âge. El Hadj Yacouba quant à lui, fut parmi les premiers déportés dans un camp de détention, au fin fond du pays ! »

Après un moment d'exercice du pouvoir, ce régime a déchanté le peuple. En effet, l'ordre Kaki a aussi échoué dans la conduite du pays. Du fait du comportement de ses grands tenants qui sont Bontéko, Talibo, Ancien le chef de la police, etc. Ce régime n'a pas échappé aussi à la corruption, aux détournements et au favoritisme. Loin de répondre aux aspirations et aux atteintes du peuple, il s'est vu balayé par un deuxième régime militaire. Ce deuxième coup d'Etat est l'œuvre du Conseil d'Orientation Militaire (C.O.M) dirigé par le sergent Hancouri. Ce coup d'Etat serait comparable à celui du CSN (Conseil de Salut National) dirigé par le colonel Baré Mainassara. Il est intervenu pour mettre fin à la gabegie et à l'irresponsabilité qui ont caractérisé le système Bontéko. L'extrait suivant explique les motivations qui ont conduit à ce deuxième push : « Le pays tout entier est sous le contrôle du Conseil d'Orientation Militaire. Moi, Sergent Hancouri, décide et proclame que la gabegie et l'irresponsabilité sont à jamais bannies de ce pays. » (A. Idé, 1996, p. 155-156).

Telles sont les principaux objectifs que s'est assigné ce régime à son arrivée au pouvoir. Mais, après quelques années d'exercice, ce conseil a montré ses limites car les problèmes sont restés insolubles et pires, les tenants du régime se sont livrés au gaspillage et à la dilapidation des richesses du pays. Cette situation conduit le pays à un troisième coup d'Etat perpétré par une "main invisible". On constate qu'à la suite de cette série de coups d'Etat, la situation du pays, loin de s'améliorer, ne fait qu'empirer. En effet, ce troisième coup d'Etat montre l'inquiétude et l'incertitude qui gagnent les habitants tourmentés par les erreurs de leurs dirigeants. Adamou Idé, à travers cette série de putschs, pourfend les régimes militaires qu'il qualifie presque tous d'incompétents et de corrompus.

Cet épisode sombre de l'histoire du Niger est abordé par bon nombre de romanciers. Beaucoup d'auteurs nigériens se sont alors inspirés du coup d'Etat de 1974 dans leurs œuvres : André Salifou, Amadou Ousmane, Adamou Idé. Ils apprécient différemment le régime des militaires ou « l'ordre kaki ». Selon Abdoul Aziz Issa Daouda (A. Issa Daouda, 2006, p. 291) :

« Si Adamou Idé rejette radicalement le régime militaire, incapable selon lui de faire mieux que l'ancien pouvoir civil qui a élevé la corruption et l'affairisme au rang d'instruments légaux de gouvernance, Amadou Ousmane, lui, ne stigmatise pas toute l'armée. Au contraire, son roman est une sorte d'allégorie du « bon soldat », qu'il dédie avant tout au général Ali Chaïbou pour le rôle éminemment positif qu'il a joué dans l'avènement de la démocratie au Niger. En effet, c'est sous le règne de ce chef d'Etat qu'intervinrent la démocratie et le multipartisme, après plus d'une décennie de dictature militaire. »

C'est dire qu'Amadou Ousmane dans ses œuvres associe critiques et éloges tandis qu'Adamou Idé rejette catégoriquement l'action des militaires par la répétition des coups d'Etat. C'est malheureusement ce tableau sombre que présente la gestion politique dans bon nombre de pays africains. C'est le cas récemment du Mali, du Burkina Faso, de la Guinée - le 28 septembre 2009 - où il y a eu des centaines de morts lorsque les forces de l'ordre réprimaient des manifestants à Conakry dans un stade et du Tchad où à Ndjamena - le 20 octobre 2022 - des heurts entre policiers et manifestants ont fait une dizaine de morts. C'est pour dire que l'âge d'or n'est pas pour demain pour ainsi paraphraser le célèbre écrivain ghanéen Ayi Kwei Armah quant à la stabilisation des institutions africaines post-coloniales.

3.2. *La sécheresse et la famine : deux réalités au sahel*

L'analyse de cette articulation s'attache à montrer que bien qu'étant des calamités naturelles, les effets néfastes de ces fléaux sont aggravés par la mauvaise gestion des dirigeants. Dans presque la totalité des œuvres nigériennes, nous avons noté une prégnance de l'évocation du milieu spatio-climatique. En effet, tous ces romans traitent des difficultés liées au milieu de vie des populations paysannes, lequel les poussent à l'exode en quête de lendemains meilleurs. Ce sont, entre autres, la pauvreté des sols, les températures très élevées relevant de la forte insolation, l'irrégularité et la faiblesse des précipitations, la désertification, les nombreuses sécheresses, les exodes massifs. Cependant, c'est surtout l'irresponsabilité et l'incompétence des dirigeants face à ces aléas climatiques qui exacerbent la souffrance des populations. Dans *Quinze ans ça suffit !*, la gestion désastreuse qui en fait de la famine due à la sécheresse laisse voir la négligence des autorités. Les conséquences de cette inapplication sont incalculables selon le narrateur :

« Le gouvernement et le Parti, incapables d'organiser l'acheminement et la distribution de l'aide généreuse offerte par des Nations amies, empêchent même l'Armée, seule force organisée et seule institution qui en soit encore capable, de le faire. Conséquences : des hommes, des femmes, des enfants, des animaux meurent chaque jour de soif et de faim. Des affamés réclament à manger ne reçoivent pas de réponse à leur appel. Des familles entières se dispersent, fatiguées de se nourrir de racines et de feuilles. Des villages se dépeuplent, des écoles se vident. » (A. Ousmane, 1983, p. 159).

Cette sécheresse, caractéristique du climat des pays sahéliens, rime toujours avec la famine et le déplacement massif des populations, faute de politique de prévention à long terme des crises naturelles. Georges Menant, un journaliste français, déplore également dans un article du journal Paris-Match dans *Quinze ans ça suffit !*, les conséquences de la sécheresse imputables à la démission de l'Etat :

« Pendant ce temps, la situation alimentaire dans le pays ne faisait que s'aggraver. Des régions entières en étaient affectées. Des hordes de sinistrés ayant quitté leurs terroirs gravitent autour de la capitale et des gros centres, ne survivant que grâce à la générosité des organisations charitables et de personnes de bonne volonté. » (A. Ousmane, 1983, p. 90).

La célèbre sécheresse décrite dans *Quinze ans ça suffit !* rappelle aux Nigériens celle qui fit de grands ravages au Niger mais aussi dans tout le Sahel en 1974. Les autorités, devant leur devoir de résorber le problème épineux de crise alimentaire, fuient leur responsabilité et s'accaparent même de l'aide apportée par la Communauté Internationale. Malheureusement, ces comportements irresponsable et inconséquent qui sont encore d'actualité dans nos sociétés accentuent la misère des citoyens en cas de cataclysme.

3.3. *Les persécutions comme arme de dissuasion politique*

Cette partie propose d'étudier les méthodes machiavéliques déployées par les tenants du pouvoir pour abattre les opposants politiques. Dans *Talibo, un enfant du quartier !*, elles sont l'œuvre de deux blocs ennemis : d'une part, les partisans du RDA et d'autre part, ceux de SAWABA. Déterminés à assouvir leurs désirs de leur formation politique et surtout de leurs leaders, les militants n'hésitent pas à s'échanger des violents coups de poing se soldant parfois par des blessés et de morts. Cette période est perturbée par le déclenchement d'une guérilla organisée par des militants du parti SAWABA.

En effet, devant l'impossibilité de s'exprimer sur le plan politique par des moyens démocratique et républicain, les partisans de la girafe alors soutenus par le Mali de Modibo Keita, le Ghana de Kwame N'Kurmah, la Guinée de Sékou Touré, la Chine populaire et certains pays de l'Europe de l'Est, etc., lancèrent des offensives dans plusieurs régions du pays. Celles-ci se soldaient par un échec. Les conséquences furent des emprisonnements massifs, des exils forcés, des exécutions sommaires. Adamou Idé écrit à ce sujet :

« Et la chasse à l'homme girafe commença ! Féroce ! Plus dure et plus difficile [...]. De temps en temps, la radio distillait des nouvelles des captures ou des accrochages avec les girafistes en arme qui reçurent pour la cause les qualificatifs de "rebelles" [...]. De ses lourdes pattes le mammoth écrasa la girafe et remporte la victoire. [...]. Malgré l'odeur des morts qui exhalait des quatre corps criblés de balles et tout ensanglantés [...]. Les cadavres étaient alignés à même le sol. » (A. Idé, 1996, p. 60-61).

C'est dire que les guerres partisans entre le mammoth et la girafe ont engendré de graves conséquences allant de l'emprisonnement à l'exil et voire même l'extermination pure et simple des militants de Sawaba. Par ailleurs, dans *Quinze ans ça suffit !*, les arrestations arbitraires constituent le lot de persécutions dont sont victimes certains citoyens. Imbu des valeurs morale et sociale, le jeune avocat s'insurge contre ces pratiques déviantes en cours à Bentola. Je cite ici un extrait des premiers paragraphes de *Quinze ans ça suffit !*, pour illustrer mon propos : « C'était son rêve, et c'était moins pour le prestige que par vocation : pouvoir voler au secours des opprimés, des laissé-pour-compte ; ceux-là qui, dans son pays, parfois sans raison, sont

embastillés, jugés et condamnés trop hâtivement, au mépris du Droit et même de la morale parfois. » (A. Ousmane, 1996, p. 29). Ces révélations dénotent bien la rémanence de la persécution par l'injustice et la violation des droits humains.

En effet, outre la littérature écrite, celle orale aussi a traité du thème. Ainsi des poètes traditionnels tels Dan Anatché, Dan Alalo et Dan Najaba, à travers leurs chants, relatent la violence dans les sociétés haoussas précoloniales, coloniales et postcoloniales. Dans "Wakar R.D.A", Dan Najaba évoque, sur un ton tragique, la violence post-coloniale. Les opposants politiques, en l'occurrence les sawabistes étaient arrêtés, incarcérés dans les geôles, tués, emmenés dans les rizières de Tillabéri où ils subissent la violence sur toutes ses formes. C'est ce que Dan Najaba, chantre du PPN/RDA, entonne dans ce chant :

« R.D.A le grand parti des braves
Certains ont adhéré volontairement
D'autres y ont adhéré à coup de trique [...].
Sawabistes, si vous ne prêtez pas allégeance
Un camp de concentration est construit pour vous au
bord du fleuve [...].
On a tué Dan Douna dans les champs
Salé Dan Koulou n'a pas pu s'échapper
Abdou Dan Almajir a mordu la poussière. » (I. A. Niang, juin, 2011).

Ce chant exprime la terreur qui régnait sur le climat politique après les indépendances. Celui qui n'était pas militant du parti au pouvoir était soupçonné d'appartenir à l'opposition. Il était considéré comme un ennemi de la nation. Il était menacé de représailles, de tortures. Les exécutions extrajudiciaires et les menaces, les persécutions étaient nombreuses et permanentes. Les hommes politiques vivaient dans une atmosphère de suspicion permanente.

Conclusion

L'analyse du réalisme tragique du pouvoir postcolonial dans ces deux œuvres nigériennes a permis de faire ressortir deux grands aspects relatifs à cette thématique : la mauvaise gouvernance caractérisée par la corruption, le favoritisme et le détournement des deniers publics auxquels se sont livrés les tenants du pouvoir en cette période. On peut aussi constater que cette mauvaise gouvernance a également des conséquences, notamment l'instabilité des institutions politiques, les guerres partisans et le désastre qui émane de la mauvaise gestion des crises naturelles. On peut donc constater comme le dit Aissata Soumana Kindo (A. Soumana Kindo, 2005, p. 280-298) :

« Le romancier nigérien plaide implicitement pour une société progressiste (qui tiendra compte de l'évolution du monde et des nouvelles réalités sociales) qui respectera cependant la personnalité profonde, l'identité du peuple nigérien (maintien de certaines valeurs morales et culturelles traditionnelles). Ce plaidoyer appelle de ses vœux une société plus juste, dont les dirigeants politiques auraient cœur le bien-être de leur peuple, où le peuple pourrait apporter sa contribution. »

Amadou Ousmane (A. Ousmane, 1985, p. 121-122), ne dira pas le contraire, lui qui clame son combat à travers ses œuvres en ces termes :

« Je voudrais voler au secours de tous les brimés, les opprimés, les laissés-pour-compte et tous ceux-là, nombreux, qui dans ce pays, pour des tas de raisons, sont bousculés, piétinés, oubliés, jugés et condamnés trop hâtivement comme s'ils n'étaient pas eux-aussi des hommes. »

Ce genre de préoccupation est un leitmotiv constant du roman nigérien, où les questions sociales sont mises en rapport avec les éléments spatio-climatiques et socioculturels des milieux traditionnel et moderne. De ce fait, le roman produit au Niger est bien le reflet de ces milieux à des degrés divers.

Références bibliographiques

Romans étudiés

IDE Adamou, 1996, *Talibo*, un enfant du quartier, L'Harmattan, Paris.

OUSMANE Amadou, 1983, *Quinze ans ça suffit !*, Les Nouvelles Editions Africaines, Dakar, Réédition.

Romans consultés et cités

ACHEBE Chinua, 1960, *Le Malaise*, Heinemann.

CONDE Maryse, 1997, *En Attendant le bonheur*, Robert Laffont, Paris.

KOUROUMA Ahmadou, 1995, *Les Soleils des Indépendances*, Seuil, Paris.

OUMAROU Idé, 1987, *Gros plan*, Les Nouvelles Editions Africaines, Dakar-Abidjan.

OUSMANE, Amadou, 1985, *Le Nouveau juge*, Les Nouvelles Editions Africaines, Dakar.

Articles et ouvrages généraux

GOLDMAN Lucien, 1964, *Pour une sociologie du roman*, Gallimard, Paris.

ISSA DAOUDA Abdoul Aziz, 2006, *La Double tentation du roman nigérien*, L'Harmattan, Paris.

Michel BENIAMINO, Lise GAUVIN, 2005, *Vocabulaire des études francophones : les concepts de base*, Limoges, Presses universitaires de Limoges.

NIANG IBRAHIM Abdou Salam, « la violence dans les chants de Dan Anatché, Dan Alalo et Dan Najaba » 2011, in, *Etudes Sahéliennes*, Revue Scientifique de la Faculté des lettres et Sciences Humaines (Science de l'homme et de la société) n° spécial, p. 237-250.

SOUMANA KINDO, Aissata, 2005, « La création romanesque au Niger : cas du roman », in *Tydskrif VIR LETTERKUNDE*, n° 2, volume 42, p. 94- 112.

Dictionnaires

Dictionnaire Encyclopédique Larousse, 1971, Gallimard, Paris.

Le Nouveau Petit Robert, 1996, Nouvelle Edition, Paris.